CE QUI RESTE

(vu par ceux qui repartent)

FERDINANDO FREGA

« Une clinique soigne les patients.
Une communauté bienveillante soutient les personnes. »

I. Ce qui reste

J'étais dans la salle de détente, celle qui est ouverte aux patients pour le repos de l'après-midi, la cigarette, la conversation — et à nous, les accompagnants, qui attendions de ramener nos malades à la maison.

Je n'étais pas mal à l'aise, mais j'étais attentif : à la manière dont une personne devient fragile à l'intérieur de la maladie, souvent invalidante et sans issue, une maladie qui ne regarde l'âge de personne.

Il y avait cinq hommes et une femme, tous assis dans des fauteuils roulants. Ils se sont tournés vers moi et ont commencé à me demander quel âge j'avais, quel travail je faisais, de quoi je m'occupais, quelle était ma vocation ; et pour finir, ils voulaient savoir ce que je pensais de certaines questions de politique et de religion, et de quelques personnalités publiques.

Leurs yeux étaient éteints, les yeux de celui qui attend seulement de voir la lumière s'éteindre. Et moi, au contraire, cette lumière, je l'ai rallumée.

C'est ma façon d'être avec les gens : les faire sourire. Je ne suis pas un acteur, ni un bouffon de la clinique — seulement un homme comme beaucoup, mais pas aussi commun que le pain.

Puis ils m'ont demandé une histoire. Et ici, je dois être honnête avec le lecteur : celle que j'ai racontée n'était pas une plaisanterie convenable, et je ne l'aurais racontée en aucun autre lieu. Mais là, dans cette pièce, la permission de rire de ce que la vie leur avait pris n'appartenait qu'à eux, à se l'accorder à eux-mêmes. Et ils me l'ont demandée. Alors je la rapporte telle qu'elle était, car la nettoyer entièrement serait les trahir.

Laissez-moi vous parler — ai-je dit — d'un homme en fauteuil roulant, sans bras et sans jambes, qui un jour a répondu à une annonce sur un site de rencontres.

Et si quelqu'un ne sourit pas, ai-je ajouté, ce n'est pas ma faute : cela voudra seulement dire qu'aujourd'hui n'est pas son jour.

Une femme très riche, d'un âge avancé — dans les quatre-vingts ans — aidée par sa nièce de quarante-cinq ans, cherchait un mari. Mais après tout ce que la vie lui avait appris, elle avait des idées claires sur le genre d'homme qu'elle voulait : un homme qui ne lèverait jamais la main, un homme qui resterait à la maison, et — disons-le — un homme aux proportions généreuses.

On frappa à la porte. Elle trouva devant elle cet homme en fauteuil roulant, sans bras et sans jambes, mais jeune et beau, venu se présenter pour l'annonce.

Elle le fit passer un entretien.

Elle voulait un homme qui ne lèverait jamais la main : et il n'avait pas de bras. Premier point en sa faveur.

Elle le voulait casanier, tranquille : et il était sans jambes, dans son fauteuil. Deuxième point en sa faveur.

Et pour finir, elle lui dit qu'elle le voulait bien pourvu. Et lui, le plus sérieusement du monde, répondit : « Madame… et avec quoi croyez-vous que j'ai frappé à la porte ? »

À ce moment-là, les cinq hommes éclatèrent de rire, et ne purent s'arrêter. Mais la femme resta sérieuse, impassible. Et toute mon attention se porta vers elle.

Pour elle, je n'avais pas de seconde version, je n'avais rien préparé. Mais j'eus un éclair d'inspiration : je lui dis que, si elle le souhaitait, je lui donnerais le numéro de téléphone de ce candidat. Ses yeux s'illuminèrent, elle sourit, et elle dit : oui, oui.

J'avais gagné son sourire. J'avais atteint mon but. C'était tout ce qui restait de cet instant — et c'était suffisant.

Quand je quittai l'établissement, tout le monde me demanda quand je reviendrais, et si j'avais d'autres histoires.

II. Épilogue

Les gens croient que ce qui reste, c'est un dossier médical, une radiographie, une thérapie à poursuivre à la maison, ou un numéro de téléphone griffonné à la hâte

sur un bout de papier.

Ils se trompent.

Quand une personne quitte un établissement, elle n'emporte presque rien de ce qui a servi à la soigner.

Elle emporte les gens.

Elle emporte les voix.

Les habitudes.

Les couloirs.

Les horaires.

Les visages qui, pendant des semaines, ou pendant des mois, ont marqué le temps de sa vie.

La médecine reste dans les archives.

La mémoire prend un autre chemin.

Et c'est de cette mémoire que je veux parler.

III. Page de l'auteur

Cette œuvre n'a pas été commandée.

Elle n'a pas été vendue.

Elle n'a pas été réalisée à des fins commerciales.

Elle a été écrite pour témoigner de la valeur de la rééducation, de la dignité humaine et du lien entre les personnes.

Le seul honoraire demandé est un dollar symbolique — non comme paiement de l'œuvre, mais comme témoignage d'un engagement commun envers une culture du soin, de l'espoir et de la responsabilité.